Document généré le 24 avr. 2024 20:48

Liberté

Pour non-liseurs

Volume 31, numéro 6 (186), décembre 1989

URI : https://id.erudit.org/iderudit/31874ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Pour non-liseurs]. *Liberté*, *31*(6), 115–119.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

POUR NON-LISEURS

JACQUES FOLCH-RIBAS
THIERRY HORGUELIN
JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Une goutte de miel

Matthieu Galey a beaucoup écrit sur les textes des autres. Il s'est pris pour un critique, de théâtre surtout, et nous lui laisserons volontiers ses illusions. Mais enfin, sa part de création, congrue, n'a pas dû le satisfaire. Tenant son *Journal* comme tant d'autres (nous aussi), moyen commode et fort connu de faire ce qu'on ne parvient pas à faire ailleurs, il a introduit une nouveauté – on ne l'en croyait pas capable – dans cet art pourtant éculé du diarisme: le mensonge. Le procédé est intéressant (sur le plan littéraire). Il consiste à *inventer* une situation à partir de laquelle, bien évidemment, toute appréciation sur les personnages deviendra facile, mais mieux: prendra l'air de la vérité. Dites «j'y étais», tout de suite vos jugements paraîtront fondés.

Évidemment, il vaut mieux y avoir été, ce qui ne semble pas s'être produit – en tout cas pour l'événement qui nous intéresse ici puisque nous nous y trouvons mêlés, tout à coup, à notre grand étonnement.

Matthieu Galey, dans son *Journal*, raconte un dîner, fastidieux à l'en croire, de cinq heures à minuit (!) avec force détails sur les vins, même, les conversations, et les convives – deux: Roger Lemelin et moi-même.

C'est intéressant.

J'aime beaucoup les potins. Ils me semblent l'un des sels de la pensée. Le potin, c'est le sourire de l'Ange, soudain, inattendu. Un potin s'appuie sur une véracité. Si je raconte l'inénarrable mariage de deux tapettes (comme dirait Cocteau) devant un officier d'état civil, c'est drôle. Mais si le mariage est inventé? Je perds tout, je suis un fabulateur au moins, un médisant au plus, ou calomniateur, et de toute manière un merdeux. Merdeux: producteur de merde, utilisateur de merde, amoureux de la merde.

Il se trouve que Galey part d'une rencontre *qui n'a pas eu lieu*. Ce repas n'a pas eu lieu. Dès lors, quoi penser de ce monsieur, sinon qu'il est un merdeux? Il est mort, c'est facile ensuite de publier ses inventions. On peut demander à Lemelin, lui est vivant.

Évidemment, cela jette comme un doute sur le reste du *Journal*... Qui ment, peut mentir.

Pour ma part, je dis ceci. Galey est venu me voir à contrecœur, parce que Yourcenar lui avait parlé de moi (il arrivait de chez elle). Elle m'avait écrit combien ce Galey-là lui pesait, écrivant un livre d'*Entretiens* avec elle, livre dont elle pensait le plus grand mal parce qu'il se présentait comme une opération commerciale s'appuyant sur sa notoriété à elle (ce qu'elle détestait). Yourcenar a eu cette maladresse de dire à Galey que je pouvais peut-être l'aider, moi(!), de mes conseils... Je ne l'ai pas fait. Je n'avais rien à dire à Galey sur ce sujet, sinon que la méfiance de Yourcenar me semblait fondée...

On imagine la tête du monsieur. Il s'est vengé, et bien vengé, en me traitant de faux jeton (un tantinet) et de bouffon, et de courtisan... Cependant, je trouve cela *épatant* de me retrouver à l'index des noms du *Journal* de Galey. Être à l'index (tous les jeux de mots ici sont permis, voire désirés) m'a toujours semblé un honneur. On a l'Église stupide que l'on peut. À défaut de Vatican, la bande-à-Galey me conforte un peu. Allons, être insulté par un menteur, et merdeux, c'est une goutte de miel.

J.F.-R.

À Paris cet été...

... toutes les langues se télescopaient en un joyeux fouillis. On respirait l'air de bonheur qui manque habituellement aux villes, tant il y avait d'yeux simplement ravis d'être là et de voir. Le Père-Lachaise aussi, avec l'inscription «Fred Chopin», semblait gagné par le vertige de Babel. Wilde y était le plus visiblement aimé: des déclarations d'amour multilingues et des bougies l'entouraient. Autour de Molière et de La Fontaine, le silence, un petit dôme de silence où passaient des confidences et des écoliers de plusieurs couleurs qui peinaient sur les inscriptions latines.

J.-P.I.

«Imaginaires du cinéma québécois»

Voici, sauf erreur, le quatrième «ensemble» publié en trois ans par une revue sur la situation actuelle du cinéma québécois. Cette soudaine abondance est en soi révélatrice d'un «état des choses» dont ces dossiers se font par ailleurs largement l'écho. Depuis le dossier publié (en Belgique, déjà) par les Éditions Yellow Now (*Cinémas du Québec: au fil du direct*) jusqu'à cette inégale livraison de la *Revue belge du cinéma* («Imaginaires du cinéma québécois», automne 1989) en passant par les numéros de *Dérives* et de *CinémAction*, le constat ne change guère: depuis cinq ou six ans, le cinéma québécois traverse, sinon une «crise» (on emploie le mot à tort et à travers), du moins une période de mutation difficile qui se paie d'un sentiment d'incertitude et de malaise identitaires. Dans ce paysage un peu morose, le cinéma direct et les œuvres de Groulx, Jutra, Perreault (celui de *Pour la suite du monde* plus que celui de *La Grande Allure*, et pour cause) demeurent plus que jamais des phares un peu mythiques – cela non sans une pointe de nostalgie –, signe qu'ils n'ont pas été égalés depuis.

Il est sans doute tentant, et plusieurs ne s'en privent pas ici, d'interpréter cette stagnation à la lumière de l'attentisme tranquille du Québec des années quatre-vingt. Mais si Patrick Leboutte, dans *Au fil du direct*, avait raison de souligner, à propos du cinéma québécois, un «parallélisme constant entre

une société en mouvement et les images qu'elle a générées et qui la représentent», force est de relever que ce type de lecture débouche souvent sur un sociologisme réducteur où les films ne sont plus considérés que comme les témoins passifs du milieu et de l'époque où ils sont tournés. C'est oublier que les cinéastes traitent, informent et réfractent le réel au moins autant qu'ils le reflètent, et que leurs films sont aussi le lieu d'un travail où s'élabore et se produit de la différence. Aussi, d'habiles remises au goût du jour n'empêchent pas plusieurs textes de ce dossier de sentir le réchauffé. Un coup de «roman familial», une lampée de René Girard et quelques lambeaux lacaniens, et voilà Heinz Weinmann et Denis Bellemare en possession d'un appareil théorique aussi laborieux qu'imposant, qui écrase inutilement les films sous une surcharge de glose plus qu'il ne les éclaire.

Par ailleurs, ce numéro se signale par l'idée intéressante de faire se répondre les textes d'analyse par des contributions de cinéastes et de scénaristes. Le résultat n'est pas toujours concluant, la formule donne parfois lieu à des dialogues de sourds (mais deux sourds qui conversent, ce n'est pas *de facto* inintéressant ni dépourvu d'enseignements, au contraire), mais aussi à des confrontations passionnantes, par exemple entre Micheline Lanctôt et Jean Larose (dont l'éreintement cent fois mérité d'*Un zoo l'ennui*, en contrepartie d'un éloge de *Pouvoir intime*, mérite le détour). L'ensemble se conclut par une table ronde où trois cinéastes belges réagissent à chaud à la projection d'*Alias Will James*, de *Kalamazoo* et de *Trois pommes à côté du sommeil*. Le genre a les défauts de ses qualités et inversement: spontanéité, crépitement d'idées rarement développées mais qui témoignent de l'intérêt soutenu des cinéastes wallons pour le cinéma québécois, intérêt qui ne semble guère payé de retour.

Comme il est impossible de rendre compte en détail des meilleures contributions du dossier (à mon sens, celles d'Yves Rousseau, de Larose et de Lanctôt), on se bornera à relever quelques axes de réflexion qui les traversent et sous-tendent

pratiquement l'ensemble du numéro. Il est évident d'abord qu'il devient de plus en plus difficile au Québec de tourner des films libres, où s'exerce un regard singulier sur le monde. Avec un curieux retard, les «professionnels de la profession» découvrent les «vertus» de l'industrialisation, en un temps où l'obsession de la rentabilité immédiate aime à se parer du vocabulaire avantageux de l'«excellence» et de la «performance». Les producteurs ne veulent plus financer des œuvres mais des «produits culturels» et les «décideurs» imposent avec une arrogance jamais vue leurs normes et leurs standards. Ceux-ci ont peu à voir, quoi qu'on en dise, avec l'impérialisme d'Hollywood (dont certains agitent encore l'épouvantail) mais beaucoup avec la dictature molle de la télévision, de ses grilles, de ses formats et de ses cotes d'écoute. Les années récentes voient ensuite le relatif marasme du documentaire. Ce qui fut dans les années soixante le formidable instrument de libération que l'on sait n'est plus aujourd'hui, sauf exceptions, qu'un trop commode patron de prêt-à-filmer, à base d'interviews et de commentaire-off omniprésent (*Alias Will James* en est un exemple plutôt doué, mais dépourvu de projet formel). Parallèlement à cette stagnation, on assiste à la difficile mais nécessaire naissance d'un cinéma de fiction qui manque encore de confiance en lui, cherche quelles histoires raconter et comment, et a souvent du mal à échapper aux marais insipides du psychologisme (les dialogues constituent son point le plus faible). Ce ne serait être un hasard si *imaginaire* est le mot le plus invoqué dans ces pages, tant par les critiques que par les cinéastes, dont la définition semble si problématique que personne ne se risque à la donner autrement que sous forme de question. Existe-t-il un imaginaire québécois et si oui, quel est-il?, demande Michel Langlois. Chimère, *terra incognita*, horizon (encore) inaccessible? Il appartient aux cinéastes de demain non de répondre, mais de donner corps et vie à une interrogation par définition sans fin.

T.H.